

Festival de Venise 2021, Orizzonti

Film Clinic présente

AMIRA

Un film de Mohamed Diab

Durée du film : 1h38

Prochainement au cinéma

Relations presse :

Laurence Granec

Vanessa Fröchen

presse@granecoffice.com

01 47 20 36 66

Distribution :

PYRAMIDE

32 rue de l'Echiquier, 75010 Paris

01 42 96 01 01

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com

Synopsis

Amira, 17 ans, n'a jamais vu Nawar, son père, ailleurs qu'au parloir de la prison israélienne où il est détenu. Elle a été conçue grâce au sperme que son père a réussi à faire passer clandestinement hors de la prison.

Depuis toujours, Amira est vue comme la fille d'un héros de la Palestine dont elle a fièrement épousé la cause. Le jour où l'on découvre que Nawar est stérile et ne peut pas être son père, Amira se retrouve face à une question essentielle : qui est-elle ?

Entretien avec Mohamed Diab

D'où vient l'idée de ce film ?

Directement des infos ! J'ai appris par les journaux que des couples de Palestiniens parvenaient à concevoir des enfants alors même que le mari était prisonnier en Israël. Un trafic permettait de faire sortir le sperme clandestinement de la prison. L'histoire m'est restée en tête, je lui ai imaginé des développements possibles, des péripéties qui pouvaient s'y greffer... J'y ai trouvé surtout des prolongements existentiels qui allaient bien au-delà du conflit israélo-palestinien, et auraient pu s'appliquer à tous les conflits, soulevant des questions quasi-philosophiques : que se passe-t-il dans la tête d'une personne qui a d'abord été conçue comme une idée ? d'où viennent ses convictions, comment en hérite-t-elle ?

Comment s'est déroulée l'écriture du scénario ?

J'écris en famille, avec ma sœur et mon frère, tandis que mon épouse est co-productrice.

On a lancé beaucoup d'idées. Le déclic a été d'imaginer que Nawar pouvait ne pas être le père d'Amira. Il y a une guerre entre deux pays ; l'un des combattants est en prison en terre étrangère ; dans son pays, son épouse est traitée comme l'épouse d'un héros, sa fille comme la fille d'un héros ; mais si le héros n'est pas le père, qu'arrive-t-il à cette femme et à sa fille ? Ce pourrait être une pièce de Shakespeare...

Mais cette histoire se déroule aujourd'hui en Palestine, dans une ville ornée des portraits des "combattants de la liberté" – des héros, disent les Palestiniens, des terroristes, disent les Israéliens. Honorer les combattants est au cœur de la cause palestinienne. Les enfants conçus de cette façon – environ une centaine aujourd'hui – sont un symbole de la lutte contre l'oppression, un symbole de l'esprit palestinien, une façon de dire que ces combattants n'abandonneront jamais. On peut les tuer, leurs enfants prendront leur place, la source de leur combat ne sera jamais tarie.

C'est à ce moment-là que vous avez choisi de faire d'Amira l'héroïne du film ?

C'est à travers son point de vue que cette histoire prend tout son sens. C'est Amira qui est concernée au premier chef : avant même sa naissance, on a fait d'elle un symbole. Son chemin a été tracé, ses convictions ont quasiment été forgées pour elle. Et la voilà qui doit faire le chemin en sens inverse et se redéfinir. Cela nous concerne tous : nous pensons être libres et le sommes sans doute en grande partie, mais 70% ou 80% de notre identité a été choisie pour nous. Et pour trouver sa propre voie, il faut du temps, de l'énergie et du courage. Petit à petit, le récit s'est constitué, comme un puzzle. Le défi était de savoir à quel moment livrer les informations successives et c'était passionnant.

Où se passe précisément l'action d'Amira ?

Dans n'importe quelle ville de Palestine. Je ne juge pas utile d'en désigner une. Je suis égyptien ; mon avantage, c'est de voir cette histoire avec les yeux d'un étranger, d'avoir un regard neuf sur le plus

grand conflit de notre temps, qui dure depuis 80 ans ; mon désavantage, c'est que je ne pouvais pas aller en Palestine et que je devais tourner en Jordanie.

Je me suis beaucoup documenté, j'ai rencontré beaucoup de Palestiniens, j'ai parlé avec des prisonniers, j'ai lu tout ce que je pouvais trouver sur le sujet. On a choisi une ville, quasiment à la frontière, qui ressemble énormément aux villes palestiniennes. J'ai constitué une équipe composée de Palestiniens qui connaissent leur pays, les détails de la vie quotidienne. Je souhaitais avoir un producteur palestinien et cela a été Hany Abu-Assad, qui a été mon guide et mes yeux dans cette histoire. Je devais faire ce film avec le plus grand respect en n'oubliant jamais que j'étais un étranger. On fait du cinéma aussi pour ça : aborder d'autres cultures, voir le monde différemment. C'est une chance d'avoir pu s'immerger pendant trois ans dans la fabrication d'*Amira*, d'avoir pu essayer de se mettre dans l'esprit des deux camps. C'est une grande expérience en tant qu'artiste et en tant qu'être humain.

Vous dites que vous avez parlé à des prisonniers. Comment ?

Dès que j'ai évoqué le projet, toute la Palestine en a entendu parler ! Et je me suis retrouvé submergé de messages, y compris de prisonniers. Le Ministère des Prisonniers de Guerre m'a même contacté. C'est un sujet incroyablement sensible, je marchais sur un fil, tout le monde se demandait quel parti j'allais prendre, on s'inquiétait : allais-je insulter les valeurs de la Palestine ? J'ai essayé de calmer les inquiétudes en donnant une idée de ce que je voulais faire. Et en répétant, comme je vous l'ai dit, que ce n'est pas seulement une histoire concernant le conflit israélo-palestinien, mais un questionnement intime sur les origines de la haine, entrepris par un personnage qui va apprendre beaucoup de choses sur lui-même et ses convictions...

Comment avez-vous trouvé l'actrice qui joue Amira ?

J'ai fait un casting très large. Et dès que j'ai vu Tara Abboud, j'ai su que ce serait elle. Son audition était formidable. Elle a ce visage incroyable, angélique. Elle est à la fois innocente et farouche. Elle avait 19 ans quand on a tourné, fin 2019, et elle avait déjà joué dans une série jordanienne aux côtés de Saba Mubarak, qui joue Warda, sa mère. Les deux sont jordaniennes-palestiniennes (70% des Jordaniens sont d'origine palestinienne). Quant aux comédiens masculins, ils sont tous palestiniens.

Vous filmez Amira de façon symbolique : tantôt le visage inondé de lumière, tantôt floue à l'arrière d'un bus. Quels étaient vos principes et que signifient ces symboles ?

Beaucoup de parti-pris viennent du scénario et notamment de la passion d'Amira pour la photographie, que lui a transmise son père. Elle fabrique des photos de famille grâce à Photoshop, qui sont toutes aussi artificielles que l'est au fond sa propre vie. Ou qu'est le mariage de sa mère : celle-ci a quand même épousé une image, une photo de Nawar, déjà en prison et jamais sorti depuis leur union.

J'ai filmé Amira un peu comme elle se serait photographiée elle-même. Elle est son propre metteur en scène, et celui de sa famille. Avec mon chef-opérateur Ahmed Gabr, qui a éclairé mes trois films, on a travaillé en fonction des décors, avec des idées précises. Quand elle apprend la vérité, Amira est littéralement aveuglée par la lumière. Plus loin, on la voit à l'arrière du bus qui la ramène de la prison : elle est floue comme son identité. Seul le mur entre Israël et la Cisjordanie est net. Et ce mur est désormais le pivot de son existence. On la voit aussi plusieurs fois derrière des grillages, ce qui est une métaphore de la Palestine et d'elle-même. Même leur apparente liberté est une prison.

Il y a dans *Amira* tous les ingrédients du mélodrame : des révélations, des rebondissements. Mais le film garde la sécheresse de la tragédie...

Nous, les Égyptiens, sommes des gens mélodramatiques. On parle fort, avec de grands gestes, chaque événement est propice aux cris. A chaque film que j'écris, je dois retenir les chevaux : mon identité nationale m'entraîne vers l'excès. Cette histoire aurait effectivement pu accoucher d'un long mélodrame de six heures ! Mais je voulais du mystère et peu d'épanchements. Les personnages m'y ont aidé : Amira et Warda, sa mère, sont des femmes suffisamment fortes pour ne pas céder au

désespoir. Elles luttent, debout. C'est aussi une question de survie. Je ne sais pas précisément ce que Warda a dans la tête. Elle a son intuition de mère, et elle est la seule à savoir comment Amira a été réellement conçue. Elle avance sur les autres personnages. Elle réalise à quel point la situation est dangereuse pour sa fille et doit maîtriser ses émotions.

Les scènes de parler sont très émouvantes...

Peu importe s'il est un héros ou un terroriste, peu importe ce qui l'a conduit en prison, le combat de Nawar en tant que père me bouleverse. Il est impuissant. Avoir des enfants de cette manière, c'est sa seule connexion avec le monde libre ; si vous lui enlevez Amira, alors il est fini. Nawar est d'abord un père qui perd sa fille...

Hani, le professeur, et Ziad, l'amoureux d'Amira, sont les seuls à dire à la jeune femme que rien ne change, qu'elle est toujours elle-même...

Ils représentent une frange très avancée de la société palestinienne. Mais peu importe comment on la voit, ce qui compte pour Amira c'est comment elle se voit. C'est elle qui porte le poids de la crise d'identité. C'est son conflit intérieur qui fait avancer l'histoire ...

Comment avez-vous filmé la singulière scène d'amour entre Warda et Nawar ?

Quel monde pousse les gens à vivre des situations pareilles ? Ce qu'ils vivent est bien au-delà du sexe. Ils ne veulent pas d'enfant sans sentiments, c'est leur vœu, ils s'y tiennent. Mais ce n'est pas simple. Ils sont gênés, on est gênés pour eux, on voudrait les enlacer puisqu'ils ne peuvent s'enlacer. On a tourné d'abord la scène avec Saba Mubarak, puis trois semaines plus tard avec Ali Suliman. Je pense que cela a aidé qu'ils ne soient pas tous les deux le même jour sur le plateau, cela a apporté de la gêne, de l'intimité, de la vérité.

Quelles réactions pensez-vous que le film suscitera ?

La fin du film soulèvera sans doute des questions. Mes deux précédents films traitaient aussi de sujets sensibles et j'ai pu remarquer nombre de divergences d'opinion chez les spectateurs. Pour moi, l'histoire que raconte *Amira* est universelle, mais il m'est difficile d'imaginer aujourd'hui comment les Israéliens d'un côté et les Palestiniens de l'autre la recevront.

Quelle est cette chanson sur la Vierge Marie que l'on entend à l'école puis au générique de fin ?

C'est une chanson biblique, chantée en arabe. *Amira* parle d'une enfant née en Palestine, sans père et dont la mère est vierge. Je vous laisse y réfléchir !

MOHAMED DIAB

Mohamed Diab est un scénariste et réalisateur égyptien. En 2006, il écrit le scénario du blockbuster EL GEZIRA (THE ISLAND), sur la tyrannie de caïds de la drogue dans une île de la Haute Egypte. Le film est considéré comme le plus gros succès du box-office dans le monde arabe et représente l'Egypte aux Oscars. En 2010, il réalise son premier film, LES FEMMES DU BUS 678, qui raconte le combat de trois femmes au Caire contre le machisme et le harcèlement sexuel. Le film remporte de nombreux prix internationaux. Mohamed Diab est aussi connu pour son implication et ses activités lors de la Révolution égyptienne de 2011, chroniquées dans le best-seller RISING FROM TAHRIR et récompensées d'un Webby award. Après la Révolution, Mohamed Diab a souhaité faire un film à ce sujet. Pendant 4 ans, il a développé CLASH (ESHTEBAK), qui devait initialement être un film sur l'essor de la Révolution mais qui a finalement été un film qui en capte l'échec. Il a été sélectionné en Ouverture de la section Un Certain Regard au Festival de Cannes 2016. AMIRA est son troisième long métrage.

Liste artistique

Warda	Saba Mubarak
Nuwar	Ali Suleiman
Amira	Tara Abboud
Said	Waleed Zuaiter
Basel	Ziad Bakri
Ziad	Suhaib Nashwan
Grandmother	Reem Talhami

Liste technique

Réalisation	Mohamed Diab
Scénario	Mohamed Diab, Khaled Diab, Sherin Diab
Image	Ahmed Gabr
Montage	Ahmed Hafez
Musique	Khaled Dagher
Décors	Nael Kanj
Ingénieur du son	Julien Perez
Designer sonore	Alexis Durand
Producteurs	Mohamed Hefzy, Moez Masoud, Mona Abdel Wahab, Hany Abu Assad, Amira Diab, Sarah Goher
Co-producteurs	Rula Nasser, Youssef AlTaher
Producteur délégué	Hisham El Araby
Producteur associé	Daniel Ziskind
Une production	FILM CLINIC, AGORA AUDIOVISUALS, ACAMEDIA PICTURES
Une co-production	AL TAHER MEDIA PRODUCTION, THE IMAGINARIUM FILMS
Avec le soutien de	RED SEA FILM FESTIVAL
Ventes internationales	PYRAMIDE INTERNATIONAL
Distribution France	PYRAMIDE

Egypte | 2021 | 1h38 | DCP | 5.1 | Scope | Couleur